



LE COLLÉGIEN.

Se publie tous les quinze jours pendant l'année scolaire.

PRIX.

Pour dix mois.....\$1 00
 " (États-Unis)..... 1 25

Toutes communications doivent être adressées au Gérant,

AGAPIT BEAUDRY,

Collège de St. Hyacinthe.

Petites notes sur le Syllabus.

Dans ces notes on suivra l'ordre indiqué par le Souverain Pontife; nous prendrons les propositions condamnées selon l'ordre même qui leur a été assigné dans le Syllabus.

Ces propositions comprennent les principales erreurs de notre temps. Ce n'est pas à dire que ces erreurs ne soient pour la plupart très-anciennes: notre temps n'aura eu que le triste mérite d'avoir revêtu de nouvelles formes les fausses doctrines déjà répandues dans le monde: tout au plus peut-il se vanter d'avoir systématisé les monstrueux errements de la philosophie ancienne. Prenons pour exemple la première proposition condamnée par le Docteur universel et

infaillible. Le §1, qu'elle commence, est intitulé: Pantheismus, Naturalismus et Rationalismus absolutus.

Elle est ainsi énoncée: "Nul- lum supremum, sapientissimum, providentissimumque, numen divinum existit ab hac rerum universitate distinctum, et Deus idem est ac rerum natura, et ideo immutationibus obnoxius. Deusque reipsa fit in homine et mundo, atque omnia Deus sunt et ipsissimam Dei habent substantiam; ac una eademque res est Deus cum mundo, et proinde spiritus cum materiâ, necessitas cum libertate, verum cum falso, bonum cum malo, et justum cum injusto."

Quoique les lecteurs du Collégien soient tous des latinistes, nous prendrons la liberté de donner le français de cette proposition monstrueuse.

Le Pape infaillible condamne donc les assertions suivantes:

"Il n'existe aucun Être divin, suprême, souverainement sage, dont la providence s'étende à tout, et qui soit distinct de l'universalité des choses; Dieu est identique à la nature des choses, et en conséquence assujéti à leurs transformations diverses: et effectivement, Dieu se fait

dans l'homme et dans le monde, et leur substance est sa substance même. Dieu est ainsi une seule et même chose avec le monde, et par conséquent l'esprit confondu avec la matière, la nécessité avec la liberté, le vrai avec le faux, le bien avec le mal, et le juste avec l'injuste."

1o. Malgré son absurdité, le Panthéisme est une erreur fort répandue et très-ancienne. Il est religieux ou philosophique. Le panthéisme religieux consiste à faire sortir le monde de Dieu par voie d'émanation laquelle ne fait que manifester ce qui existait déjà en Dieu; le monde n'est pas produit; c'est un développement, c'est Dieu dans ses œuvres et ses œuvres sont Lui. Ce système de l'émanation paraît avoir pris naissance dans l'Inde, d'où il peut avoir passé en Chine avec Bouddha devenu le dieu Fo, en Perse où il se modifie en dualisme, et en Grèce où il devient soit le panthéisme philosophique dans l'école éléatique et ailleurs, soit les fictions mythiques lesquelles paraissent en effet avoir un fond plus ou moins panthéistique.

Les éclectiques et les néoplatoniciens d'Alexandrie étaient pour la plupart imbus des idées

orientales sur l'émanation et sur le panthéisme en général. Il est vrai que Plotin, le dernier tenant du paganisme hellénique, faisait appel non-seulement aux doctrines orientales, mais à toutes les écoles anciennes, pour défendre contre le Christ les restes infects du vieux monde expirant.

Autrefois comme aujourd'hui le panthéisme revêtait plusieurs formes diverses ; il était aussi plus ou moins absolu, plus ou moins complet. Il consiste essentiellement à dire : tout est Dieu, Dieu est tout ; le mot exprime l'idée, *pan*, tout ; *theos*, Dieu. Mais on arrive à cette monstrueuse conclusion de diverses manières. On pose des principes qui exigent plus ou moins rigoureusement l'identification du fini avec l'infini. Le panthéisme paraît être, et il est en effet, absurde ; et pourtant, vous le trouvez partout où l'homme se sépare de la révélation. L'âme du monde, ce rêve dans lequel Pythagore et Platon concevaient l'univers comme un immense animal dont les choses visibles étaient le corps, et dont elle-même, c-à-d Dieu, était la vie et le mouvement, qu'était-ce sinon une conception panthéistique que Virgile a chantée, que nous avons peut-être mise en version plus ou moins élégante ?

Principio cælum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titanique astræ
SPIRITUS intus alit ; totamque infusa per artus
MENS agitat mollem, et magnæ se corpore miscet.
Eneide. L. VI. 724.

Ainsi le ciel, la terre, tout l'univers matériel est vivant par Dieu comme forme et âme universelle :

... Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.

De cette union de l'esprit di-

vin avec la matière naissent toutes les vies individuelles ;

Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenuos nascentem arcessere vitas.

Le monde que chante le Cygare de Mantoue est donc quelque chose de Dieu. Uni substantiellement à Dieu, s'il n'en est pas une émanation comme le voulaient les philosophes de l'Inde et de l'école d'Élée, il doit retourner se perdre dans le Grand Tout :

Scilicet hinc reddi deinde, ac resoluta, referri
Omnia, nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere celo.
Géorgiques. IV. v. 19 seq.

Nous retrouvons le panthéisme encore plus nettement formulé par Lucain, le poète stoïcien. Dieu, dit ce poète, a-t-il d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel, et le cœur de l'homme vertueux ? Pourquoi chercher les dieux au delà ? Jupiter est tout ce que tu vois, tout cet espace dans lequel tu es mêlé.

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.
Pharsalia. Lib. IX. 572.

Alors même que Lucain chantait la confusion de Dieu avec l'univers, l'unité du fini et de l'infini, à Rome même vivait dans les prisons de César, un sage qui avait dit en présence de l'Aréopage : *in Deo vivimus movermur et sumus*. Nous sommes en Dieu, mais nous ne sommes pas Dieu. St. Paul parlait au nom de la Sagesse divine qui seule a pu dire à l'homme le mystère de son origine par la création, de son existence distincte de celle de son auteur, et toutefois Lui demeurant intimement unie.

En dehors de la révélation chrétienne, l'homme n'a point trouvé pour expliquer l'origine de la nature du monde d'autre solution plus raisonnable que de confondre et la matière et lui-même avec Dieu.

2. Le Christianisme nous avait appris nos origines et nos destinées glorieuses depuis longtemps mises en oubli. L'homme est créé de Dieu, il n'en émane pas ; il est tiré du néant, il ne sort pas de Dieu, comme la vapeur sort du corps lumineux, comme l'étincelle jaillit du foyer. Il est donc distinct de son auteur. Il est créé cependant à l'image de Dieu : "signatum est super nos lumen vultus tui, Domine." Etre raisonnable et sensible, il tient de la terre et du ciel. Par la grâce il est appelé surnaturellement à une union avec Dieu tellement intime que l'Apôtre dira : "divinæ consortes facti naturæ." Et St. Paul s'écriera, dans un enthousiasme inspiré : "je vis, non ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi." Nous aussi, nous croyons que Dieu est partout, qu'il nous est présent jusque dans les racines mêmes de notre être, et qu'un jour, par sa grâce, nous irons nous unir à Lui par une union tellement intime que l'Infini sera *Tout en tout* : erit Deus omnia in omnibus. Et pourtant nous restons distincts de Dieu ; nous ne sommes pas parcelles de son être, accidents de sa substance, manifestations ou phénomènes d'un Grand Tout qui se développerait à travers les siècles. La révélation surnaturelle, venant au secours de notre raison, lui apprend que le fini ne saurait jamais se confondre avec l'Infini, que l'Absolu ne peut pas changer et que, par conséquent, le transitoire, le visible, l'humain, sera éternellement distinct de l'Immuable, de l'Invisible, du Divin ; mais elle nous enseigne aussi que ces deux termes, l'Infini et le fini se sont rencontrés et se sont unis

dans la personne divine du Verbe Incarné : par cette union des deux natures, Dieu s'est fait homme et l'homme et l'homme est devenu Dieu. Toutefois les deux natures sont restées ce qu'elles étaient, nature divine d'une part, nature humaine de l'autre ; mais nature humaine élevée à sa plus haute puissance, puisque restant ce que demande son essence, elle est terminée par la personne du Verbe, elle devient la nature de Jésus-Christ. Dieu et homme tout ensemble, de cet auguste médiateur dont St. Paul a dit: *In Christo omnia creata sunt*

Jésus-Christ résume et satisfait en lui-même les aspirations de l'homme qui voulait se faire Dieu. Avec Jésus-Christ, notre chef et le nouvel Adam, nous entrons en quelque sorte dans la vie de Dieu, in ipso vivimus; nous acquérons un mouvement, une activité nouvelle et divine. in ipso movemur ; nous vivons même en Dieu, in ipso sumus. Mais ce sont là des dons surnaturels, c-à-d surajoutés à notre nature, et qui nous laissent avec notre nature, notre personnalité et notre responsabilité individuelle. La théorie chrétienne assure à l'homme les destinées les plus glorieuses, comme nous l'avons vu : elle les lui assure vraiment puisqu'elle conserve soigneusement son indépendance personnelle, ce moi qui est et qui sera éternellement le sujet des opérations et des manifestations les plus étonnantes de la Bonté divine, sans jamais être englouti et perdu dans l'océan infini où il sera plongé.

La révélation nous apprend donc à concilier nos aspirations vers Dieu avec la vérité et la

réalité de notre nature humaine ; elle repousse le Panthéisme en nous donnant la véritable union avec Dieu.

DÉCÈS.

Notre petite famille du séminaire vient d'éprouver une perte bien sensible par la mort d'un de ses plus jeunes membres. Louis St. Julien n'était entré au Séminaire que cette année, et déjà il se faisait remarquer et aimer par sa piété et sa grande douceur de caractère. Dimanche il fut transporté à la résidence de Mr. G. C. Pesaulles à qui sa famille est alliée par des liens de parenté. Il est mort mercredi le 28, à quatre heures du matin, âgé de 12 ans. Notre cher petit confrère n'a pu avant de mourir voir sa douce et bonne mère ni son vénérable père, mais il a été entouré au sein de sa respectable famille de St. Hyacinthe, des soins les plus dévoués et les plus affectueux. Il venait de terminer sa retraite et sa jeune âme était bien préparée pour le ciel. Puisse-t-il là-haut se souvenir de nous ses frères qui avions appris à l'aimer ! Puisse-t-il consoler ses parents qu'une mort si inattendue a plongés dans la plus profonde affliction !

R. I. P.

La prière de Pie IX.

Dieu se plaît à glorifier Pie IX. Voici un trait qui montre l'efficacité de sa prière. Il est rapporté par un honorable Belge, M. de Montreville, dont l'enfant, abandonnée des médecins, fut guérie miraculeusement par le Saint-Père.

C'était en 1869, dans la terrible épidémie qui ravagea Bruxelles. Trois des enfants de M. de Montreville étaient atteints par la maladie, sans inspirer, toutefois, de graves inquiétudes, lorsque le dernier, une petite fille de quatre ans, l'enfant chéri de la maison, fut frappé à son tour.

Dès le début, la gravité du mal se manifesta par des symptômes alarmants, et la pauvre enfant, déclinant d'un jour à l'autre, arriva bientôt aux portes du tombeau. Vainement, le père inconsolable employa remède sur remède, consulta médecin sur médecin, l'inexorable *méningite* continuait son œuvre de destruction: La petite ne conservait plus qu'un reste de vie, lorsque le brave gentilhomme bruxel-

lais reçut une dépêche, le mandant sans faute à Rome. Un sentiment inexplicable de confiance s'empara tout à coup de son cœur, et, sans hésiter, il répondit que son enfant se mourait, qu'il implorait pour elle une prière du Saint Père, et qu'aussitôt l'entrée en convalescence, il se mettrait en route.

Deux jours après, il reçut la nouvelle que le Saint Père lui accordait la prière sollicitée. Cependant, le pouls de la malade baissait toujours, et le médecin fut forcé de déclarer qu'elle n'avait pas deux heures à vivre. M. de Montreville resta atterré sous le poids de cette nouvelle. Toutefois la pensée de la prière de Pie IX grandissant insensiblement dans son esprit, lui inspira une incompréhensible assurance. Toute la famille tomba alors à genoux devant un crucifix indulgent, béni par Sa Sainteté elle-même. De temps en temps le noble Belge se relevait pour tâter le pouls de la moribonde, dont les pulsations étaient devenues presque insensibles.

Chose étrange ! il lui avait semblé dès la première fois que le pouls se relevait ; mais, craignant une illusion, il n'avait osé rien dire. Deux fois, trois fois, même symptôme. Bien que le cœur lui bondit d'espérance il n'osa encore rien dire. Deux heures se passèrent ainsi. Les yeux de la mère, constamment fixés sur le visage de la petite mourante sentirent l'insensible réveil de la vie. Elle aussi croyait à une illusion, mais bientôt, ne pouvant se contenir, elle se leva tout d'un coup.

“ Qu'on aille chercher le médecin, s'écria-t-elle la prière de Pie IX a sauvé l'enfant ! “ Ce ne fut qu'un cri de joie et un redoublement de prières. Le médecin appelé, accourut tout stupéfait, entra brusquement dans la chambre, tâta le pouls de la malade, et se retournant vers la famille ravie, il s'écria: “ Gloire à Dieu ! Sa main est ici où elle n'est nulle part. Remercions-le. “ On n'eut rien de plus pressé que de chanter un *Te Deum* d'action de grâces.

Huit jours après, le cœur rassuré, débordant de reconnaissance, et de vénération l'heureux père était aux pieds de Pie IX. Sa Sainteté l'écouta avec joie et sympathie ; mais lorsqu'il voulut le remercier, la voix du St. Père devint sévère, son regard irrité ; et *Gloria in excelsis Deo* dit-il ; à Dieu seul appartient gloire, amour, reconnaissance de ce qu'il a fait pour vous L'homme n'est rien, Dieu est tout ; c'est blasphémer que d'attribuer à l'homme ce qui appartient à Dieu.

Le Cimetière du Collège.

Il y a quelques mois, un prêtre que j'avais le plaisir d'accompagner dans sa première visite au Collège, me demanda, avec une vive curiosité, les noms de ceux dont les restes reposent dans le cimetière situé à quelque pas en arrière de l'édifice. Il me fut bien agréable de répondre à sa question; l'on aime à parler de ceux dont on conserve précieusement le souvenir.—Regardez, lui dis-je, ce cimetière; il est bien humble; point de monuments splendides, point d'épithètes fastueuses, comme on en aperçoit quelques fois sur les tombeaux des riches et des grands. La mort y règne sans ostentation. A l'exception d'une pierre et d'un monument sans faste surmonté de la Croix, quelques tertres, recouverts de gazon, indiquent seuls le lieu où dorment, en attendant le grand jour, ceux qui sont enlevés à notre affection.

Ne croyez pas, cependant, que ces victimes de la mort aient été du nombre de ces personnes qui passent presque inaperçues sur la terre, et que l'on oublie aussitôt que leurs yeux sont fermés à la lumière.

De qui, demanda le visiteur, ce monument rappelle-t-il la mémoire? En réponse, je lui citai l'inscription gravée sur l'une des faces :

Hic jacet Eugenius Drolet,
Qui cum vixisset annos XVI,
Latus obdormiuit in Domino
Die XXVI Decembris, A. D. 1858.

Puis, j'entraî dans quelques détails sur ce pieux jeune homme arrêté si tôt dans sa carrière. Il en était à sa quatrième année d'études. Dieu s'était plu à le favoriser des dons les plus précieux; il l'avait créé avec une mémoire heureuse, un esprit pénétrant, un cœur sensible et reconnaissant, une volonté énergique pour le bien, une âme toute remplie d'ardeur pour l'acquisition de la science et de la vertu.

Aussi, ses confrères ressentaient pour lui un vif attachement, joint à un respect profond; et les Directeurs de la Maison se plaisaient à le citer comme un modèle de piété, de soumission, de travail, en un mot de toutes les vertus qui distinguent le parfait écolier. On pouvait lui appliquer ces paroles de l'Ecclésiastique :

Effloruit tanquam praecox uva : la sagesse a fleuri en lui comme un raisin mûr avant le temps. La pensée de la présence de Dieu lui était habituelle; aussi faisait-

il de rapides progrès dans les voies de la perfection. Il semblait appelé à de grandes choses, et à travailler utilement à la vigne du Seigneur. Mais les vues de Dieu ne sont pas toujours celles des hommes.

Un soir, pendant le temps consacré consacré à la récréation, Eugène Drolet était appuyé sur une fenêtre, plongé dans la méditation. Un de ses confrères s'approchant de lui, s'informa de la cause de sa solitude. " Je pensais au ciel, répondit le pieux écolier; Oh! qu'il est beau, ce ciel! Quand donc me sera-t-il donné d'y entrer? " Hélas! son souhait devait s'accomplir trop tôt. Quelques jours après, il était atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau. Je n'entreprendrai pas ajoutai-je, de vous donner une idée des regrets causés par la mort de ce saint jeune homme. Pour perpétuer son souvenir, ses professeurs et ses confrères lui érigèrent ce monument.

Eugenio.

Dilectissimo

Præceptores et Condiscipuli

Fecerunt.

L'étranger m'avait écouté avec un certain attendrissement, pendant que je lui donnais ces renseignements sur le défunt; lorsque j'eus fini, il exprima la pensée que le souvenir de la vie édifiante de ce vertueux élève devait être, pour les jeunes gens qui sont actuellement dans cette Maison, un puissant encouragement à l'accomplissement de tous leurs devoirs. Je montrai ensuite au visiteur la tombe de cet autre écolier qui lui aussi, finit ses jours à l'âge de 16 ans, en l'année 1862. Louis Bilodeau était, lui dis-je, un modèle de douceur et de piété. Comme Eug. Drolet, il fournit, en peu d'années, une carrière bien remplie. Sa vie est résumée dans cette épithète gravée sur le marbre que vous apercevez à la tête de sa tombe :

Placens Deo

Benevolus sociis

Ad caelum anhelans mortis

Os gessit hilare.

Nous avons aussi dans ce cimetière le corps d'un autre jeune homme, qui donnait les plus grandes espérances pour l'avenir, par ses talents et ses rares qualités.

James Flynn venait de Savannah; il était entré au Collège vers la fin de l'année scolaire 1871-72. Son application au travail lui avait fait surmonter en peu de temps les difficultés de la langue française dont il ne savait pas un mot à son arrivée; et lorsque le fil de ses jours fut tranché, au printemps dernier, il était dans la secon-

de classe latine, dont il occupait ordinairement la première place. Comme les deux autres dont, je viens de parler, à cause de son caractère aimable et de sa piété exemplaire, il avait autant d'amis que de confrères. C'est ainsi que la cruelle mort se plut à frapper, parmi la jeunesse, des victimes choisies.

Voyez, maintenant, ces autres tombeaux. L'un renferme les dépouilles mortelles de Mr. Aurèle Chabot, jeune Ecclésiastique mort en 1861. Il était un Lévite selon le cœur de Dieu. Ses talents brillants lui avaient fait donner, dans la dernière année de sa vie, la charge d'Assistant-professeur de Belles-Lettres. Sa perte fut l'objet de regrets bien vifs, surtout de la part de ses Elèves, qu'il dirigeait habilement dans les rudes sentiers de la science.

Cet autre contient le corps d'un jeune prêtre, agrégé au Séminaire.

Mr. Edouard Leconte, décédé au mois d'Octobre de l'année 1871— Il occupa successivement la charge de professeur de Méthode, de Belles-Lettres, de Rhétorique et de procureur. Partout, il avait eu de brillants succès. Son trépas inattendu fut une rude épreuve pour cette Institution, qu'il édifiait par ses vertus vraiment sacerdotales, et à laquelle il avait entièrement voué son énergie et ses talents.

Près de lui repose un autre prêtre du Séminaire, Mr. Saul Gendron, qui mourut en 1869, dans un âge encore peu avancé. Son souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire. Tout en lui respirait la sainteté; le digne Evêque de St Hyacinthe ne craignit pas, en faisant son oraison funèbre, de l'appeler le modèle du clergé. Bien des œuvres subsistent dans cette maison, qui attesteront longtemps son activité et son dévouement à l'éducation de la jeunesse.

Je le vois, me dit alors l'étranger: vous avez été fortement éprouvés par la perte de ces deux membres si précieux de votre Séminaire. Mais, sans doute, Dieu ne voulait pas leur faire attendre plus longtemps le prix de leurs vertus et de leurs travaux; et, là haut, ils coopèrent encore efficacement à votre œuvre.

Oui, répondis-je à ces bienveillantes paroles, Dieu nous a rulement éprouvés, en appelant à lui ces deux hommes, dont nous savions, à juste titre, apprécier les éminentes qualités. Mais voici le sépulchre de celui dont la mort nous a causé la plus profonde douleur. Sans doute, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Mr. J. Désaulniers. " Oh! reprit vivement mon

compagnon, la renommée me l'a fait connaître. Tous ressentait pour lui la plus haute estime et la plus franche affection ; tous connaissaient l'étendue de son génie ; tous admiraient sa science profonde ; tous le regardaient comme une des gloires du Canada. Aussi, j'en suis persuadé, sa perte dut être la cause d'un regret bien amer, non seulement pour votre Institution, mais encore pour tout le pays." Je n'ajoutai rien à ces paroles si vraies, mais je sentis se rouvrir dans mon cœur une plaie que le temps n'avait pu cicatrifier dans l'espace de six années.

Enfin je montrai à l'étranger le lieu, où sont les restes du vénéré Messire Girouard, fondateur de ce Collège.

Je lui racontai en peu de mots, les principales époques de sa vie, le bien immense qu'il avait opéré pendant sa carrière, le dévouement et le désintéressement sans bornes dont il avait fait preuve en maintes occasions. Frappé de la beauté de cette vie, le visiteur s'écria : "Salut et respect à la cendre du vénérable Prêtre, qui dota son pays d'une institution si utile." Et il ajouta : "Cet humble cimetière est vraiment un lieu de grands souvenirs : tous ceux qui y dorment méritent que leur mémoire ne s'efface jamais."

Nous avions fini la visite du Collège et du cimetière ; le digne prêtre que j'avais eu le plaisir d'accompagner, prit congé de moi, en protestant qu'il conserverait toujours un bon souvenir de l'Institution qu'il venait de visiter.

PETITES CAUSERIES SCIENTIFIQUES.

(III.)

Ernest. — C'est aujourd'hui, Edmond, que nous parlons des oiseaux ?

Edmond. — Je ne demande pas mieux. Mais d'abord as-tu lu la brochure de M. l'Abbé Provencher sur les oiseaux insectivores ?

Ernest. — Oui. Et je l'ai lue avec le plus vif intérêt. Tiens la voici, je l'ai justement avec moi.

Edmond. — Et qu'en penses-tu ?

Ernest. — Ce que j'en pense ! oh ! c'est que j'éprouve un regret mortel maintenant d'avoir tué tant de petits oiseaux pendant mes vacances. Et dire que j'en ai tué d'éminemment insectivores comme les Tritris et les Pies. Car il me semble avoir compris que les Tritris sont parmi nous les Batteurs de corbeaux et que les

Pies sont les Pique-bois, les Pivarts.

Edmond. — Oui, c'est cela. Et tu en as tué beaucoup d'autres je pense ! Ernest. — Oui je le confesse à ma honte, j'ai tué beaucoup de grives. Et les étourneaux et les goglus, les pauvres malheureux, je les ai immolés aussi sans pitié. J'étais si fier, quand ma carnaissière en était pleine ! Insensé que j'étais ! Edmond. — As-tu poussé la barbarie jusqu'à les dénicher même ? Ernest. — Oh ! pour cela, non. Mais il y en a tant d'autres qui le font ! En vérité, quand je pense au ravage considérable d'un seul : quand je pense que d'un bout à l'autre du pays, les enfants se ressemblent : quand je pense qu'il y a ainsi des milliers et des milliers de massacreurs de petits oiseaux, je reste effrayé devant le nombre incalculable de victimes qui doivent succomber annuellement. Oh ! s'il était possible d'arrêter un tel mal ! Je suis bien déterminé pour ma part, c'est fini ! Je voudrais en ce moment tenir tous les gamins qui tuent les oiseaux. Je leur secouerais le bras, et je leur dirais : petits malheureux, prenez donc garde ! Ne voyez-vous pas que les oiseaux que vous tuez, sont les plus grands destructeurs des insectes, et que les oiseaux morts, les insectes nous mangent en nous mangeant notre pain.

Edmond. — Je suis heureux, Ernest, de t'entendre parler de cette façon. Au reste je n'ai jamais douté de ton bon cœur, et je suis bien convaincu que c'est plus par légèreté que par malice que la plupart des enfants s'acharnent ainsi à la destruction des oiseaux. Si je voulais me livrer à des considérations philosophiques je te dirais même que cette fureur de destruction, universelle chez l'homme, est une conséquence rigoureuse du sentiment qu'il a de sa supériorité dans la création et de sa royauté sur la terre. Acte d'orgueil qui nous coûte cher cependant, bien cher, et qui nous humilie d'une manière terrible en nous écrasant en quelque sorte du souvenir vivant de votre chute et de votre dégénération profonde. Car je suis persuadé que nos premiers parents n'exerçaient pas comme nous leur domination. Tout était ordonné pour leur bonheur et pour leur service. Il disaient donc aux animaux de venir et ils venaient ; ils leur disaient de s'éloigner et ils s'éloignaient. Non, ce n'était pas en les tuant, qu'ils exerçaient sur eux leur empire, et les animaux ne leur nuisaient pas non plus ; il n'était pas à craindre que les insectes endommageassent les beaux fruits dont le Paradis Ter-

restre était plein. Oh ! que les choses sont bien changées maintenant ! Les animaux, comme la terre et comme les éléments, se sont révoltés contre l'homme : ils ne lui obéissent plus et ils lui disputent même jusqu'à la nourriture dont il vit. L'homme qui sent toujours qu'il est le dominateur, qu'il est le maître, qu'il est le roi, l'homme se révolte à son tour contre l'insubordination du monde ; et ne pouvant plus commander par la parole, il commandera par la force : Voilà pourquoi il exerce sa force et il tue. On aperçoit ensemble sa grandeur d'origine et sa petitesse actuelle : Oh ! que le contraste est frappant ! Encore si les hommes n'ajoutaient pas à leur propre malheur ! mais non. Il semblerait que c'est leur nature aujourd'hui d'être en proie à une espèce de vertige ou de fureur, sans le choc douloureux de sa déchéance et de sa royauté, et que c'est sa consolation de se venger impitoyablement sur les êtres inoffensifs même en se causant des chagrins, des dommages et des ruines. Les premières générations humaines encore plus que nous ont dû souffrir de la façon la plus atroce de ce grand combat qui se livrait dans leur cœur. Peu à peu la pensée actuelle de cette lutte s'est effacée des esprits. Le sentiment, au contraire, en est resté vivace et profond. L'organisation tout entière s'en est en quelque sorte imprégnée ; il a été transmis d'âge ; et c'est ce qui explique comment il se fait aujourd'hui que sans en avoir conscience et comme si c'était un instinct, l'homme est universellement porté à exercer la violence, l'esclavage et la mort à l'égard de ces animaux qui lui obéissaient si respectueusement autrefois.

Ernest. — Sapristi ! si c'est là de la philosophie, Edmond, tu tacheras d'en faire désormais aussi souvent que possible. Oh ! quelles idées magnifiques tu viens de m'exprimer là ! Je n'ai jamais senti si fortement les charmes de la vérité pour l'esprit. Cela me fait penser aux ravissements inimaginables que doivent éprouver dans le Ciel les anges et les saints qui contemplant Dieu face à face. Car Dieu, c'est la vérité, n'est-ce pas ? Je me représente Dieu comme un foyer d'un éclat extraordinaire d'où les plus sublimes idées jaillissent à l'infini et exaltent tellement les élus que ceux-ci tombent dans une extase éternelle.

Edmond. Ce n'est pas trop mal. Il peut bien se faire que tu aies autant de disposition pour la philosophie que pour l'histoire naturelle. A la bonne heure. Mais

il faut pourtant revenir à notre sujet. Tu comprends comme cela, Ernest, que c'est bien mal de tuer les petits oiseaux : as-tu compris également en vertu de quelle loi les petits oiseaux dévorent les insectes ?

Ernest. — Parbleu ! en voilà une question. Je pense bien que c'est en vertu de la même loi qui me fait dévorer du pain et de la viande pour me conserver la vie quand j'ai faim. *Struggle for life*. Les oiseaux ont faim, les insectes leur conviennent, ils les mangent.

Edmond. — *Struggle for life* — Où as-tu pris ce mot là ?

Ernest. — Je serais bien en peine de te le dire, je l'ai vu quelque part.

Edmond. — Pauvre Ernest, tu dis que tu aimes la philosophie. Eh ! bien, tu reposes en ce moment sur trois grandes questions de philosophie et tu ne t'en doutes pas !

Ernest. — Est ce possible ! Allons, vite ! Dis-moi donc au moins ce que c'est.

(à continuer)

CHRONIQUE.

A propos de congés. 19 Oct. Aujourd'hui, dernier des deux petits congés que la règle nous donne pendant le premier mois. Il a été parfaitement employé. Le soir, grand encaen. Il ne s'agissait pas de lots de ville, mais de lots indescriptibles, de marchandises telles qu'on n'en peut pas trouver ailleurs qu'au Collège. Vieux chapelets, pantoffles détreillées, parapluies troués, & & & —

L'encaen se faisait au profit du comité des jeux. M. Gareau, avec sa voix de stentor, était l'encanteur. Les profits réalisés furent immenses. Qu'on en juge. Une vilaine pipe, toute noire, de vil plâtre, a été adjugée pour 25 centins ! Mais aussi, comment les acheteurs pouvaient-ils résister à l'éloquence de ce gosier de fer, de ces poumons d'airain, qui faisait valoir les marchandises avariées de M. M. Gaudreau et Cie ?

Mardi 20 Oct. Nous sommes allés en corps, musique et drapeau en tête, pour présenter nos hommages à Mgr. de Sherbrooke qui s'en allait dans son nouveau diocèse. A l'arrivée et au départ de Sa Grandeur, la bande militaire du Collège exécuta deux de ses meilleurs morceaux.

Mercredi 21 Oct. Une agréable nouvelle circulait dans les cercles affairés des collégiens : trois Prélats devaient honorer la Maison de leur visite.

Jeudi, Sa Grandeur Mgr de Rimouski a dit la messe de communauté. Après le déjeuner, nous avons été honorés de sa visite. Mr le Supérieur remercia le vénérable Prévôt de l'honneur que cette visite faisait à notre Séminaire. Puis en quelques mots, il nous apprit les services que Mgr. de Rimouski avait rendus et rend encore tous les jours à l'Église et notamment à la jeunesse par ses travaux en faveur de la grande cause de l'Éducation.

Mgr. de Rimouski voulut bien nous adresser ensuite la parole. Nous n'oublions pas les sages et paternels avis qu'il nous donna et nous sommes bien reconnaissant des bons souhaits que Sa Grandeur fit pour nous et de toute la bienveillance qu'Elle daigna nous témoigner.

Après que le Prévôt eut fini de parler un des plus jeunes vint lui exprimer ainsi ses sentiments : " Veuillez, s'il vous plaît, Monseigneur, nous accorder un grad congé pour nous rejoindre de l'honneur de votre visite. " Sa Grandeur suivit l'exemple de Mgr. Racine à l'égard de nos confrères de Québec : elle nous accorda gracieusement un grand congé.

Immédiatement après la visite de Mgr. de Rimouski, les Académiciens se rendirent à leur salle pour entendre la belle lecture de Mr. M. St. Jacques. Nous mettons ci-après le rapport qu'à bien voulu nous passer le Secrétaire Archiviste.

" Dans sa deuxième séance, l'Académie a montré ce que l'on pouvait espérer d'elle. Mr. M. St. Jacques, en sa qualité de Président, devait faire les honneurs de la séance. Sa lecture a prouvé qu'on ne pouvait choisir un meilleur président. Son patriotisme lui avait inspiré de prendre un sujet Canadien. La grande fête de Québec a été traitée par ce Monsieur sous un point de vue entièrement neuf. Avec le pinceau des poètes Mr. St Jacques nous a fait un tableau émouvant de tous les grands faits de notre histoire depuis un siècle. En traitant un sujet national, Mr. le Président a engagé les Académiciens à suivre son exemple. Et il serait en effet à désirer que plusieurs prissent pour sujets quelques-unes des si belles pages de cette épopée, qu'on appelle Histoire du Canada.

Les vifs applaudissements qui ont souvent interrompu le lecteur, ont prouvé que les Académiciens savent apprécier le mérite d'une belle composition.

Mr. Sicotte, en sa qualité de premier Assistant, a ensuite donné son appréciation, et a adressé, au nom de l'Académie, de chaleureux remerciements. Mr. le

Directeur exprima l'espoir que l'Académie se soutiendrait à la hauteur où Mr. le Président l'avait placée en ce jour, puis la séance fut levée.

Dimanche, le 28. Monseigneur de St. Hyacinthe est venu au Séminaire pour conférer l'ordre du diaconat à M. O. Ledue, et l'ordre de la prêtrise à M. F. X. Burque. Ces augustes fonctions ont produit en nous, comme toujours, une profonde impression, augmentée encore par l'allocution paternelle que notre vénérable Pontife a bien voulu nous adresser. Sa Grandeur a parlé de l'admirable dignité du sacerdoce chrétien : Mgr a surtout insisté pour nous faire comprendre la nécessité de penser à notre vocation dès les premières années du Séminaire.

Aux Vêpres solennelles, ce fut le nouveau prêtre, Mr. Burque, qui officia.

Le lendemain, 29, Mr. Burque a dit sa première messe dans la chapelle de la Communauté. Naturellement c'était grande fête, mais plus spécialement pour les Philosophes qui étaient allés la veille féliciter leur maître de son élévation au sacerdoce et demander la bénédiction à ses mains encore frémissantes de l'unction sacrée.

Ces mêmes philosophes se rendirent, après déjeuner, chez M. le Supérieur pour supplier que le petit congé de la semaine dernière, qui tombait le Lundi, fût allongé jusqu'à devenir un grand. Malheureusement, après avoir frappé, ils n'entendirent pas M. le Supérieur qui disait d'entrer : le croyant absent, ils durent attendre jusqu'au coup de huit heures. Hélas ! l'heure de la classe était arrivée ; il fallut rentrer dans les rangs et faire appel à toutes les catégories d'Aristote pour classer l'accident dont ils étaient les victimes, victimes en effet, car nous nous sommes laissés dire que s'ils avaient ouvert la porte et fait leur demande, le congé aurait peut-être été accordé.

Mercredi et Jeudi, 28 et 29, voyez dans une autre colonne.

Jeudi, le 29, la communauté s'est rendue à la chapelle de l'Hôtel-Dieu afin d'assister au service solennel qui a été célébré pour le repos de l'âme de notre jeune confrère. Après le service nous avons reconduit le corps jusqu'à la station du Grand Tronc, d'où il a été transporté à Papinerville, résidence de la famille St. Julien.

(N. B.) — Nos Lecteurs voudront bien corriger l'erreur de date qui s'est glissée dans notre première page, et qui a été remarquée trop tard pour être réparée.

De omni re

Nous lisons dans le No de Juillet de l'Année Dominicaine, revue mensuelle publiée par les Frères Prêcheurs, les lignes suivantes sur la question des *Classiques* : Le Frère Prêcheur a des traditions littéraires propres qu'il ne lui est par permis de sacrifier au culte de la forme païenne qui ne prévaut que trop dans l'éducation moderne. Les grands docteurs scolastiques et mystiques sont ses modèles. C'est chez eux qu'il trouvera, non pas seulement le fond même de ses enseignements sacrés, mais encore l'exemplaire de la littérature qui lui convient, les formes grandes et larges autant que fermes et austères de la pensée chrétienne, une éloquence mâle, nerveuse, sobre, droite, sûre et claire comme la vérité, la véritable science et la véritable pratique du langage chrétien bien supérieures à la littérature sans substance et à l'éloquence sophistique du paganisme. Un jour viendra, où l'on qualifiera justement de barbares des siècles comme le nôtre, qui n'ont rien trouvé de mieux pour apprendre à penser, que la littérature gréco-romaine et qui n'ont découvert de beauté littéraire dans l'imitation de Jésus-Christ et dans nos liturgies sacrées. Un Frère Prêcheur ne saurait donner dans un pareil travers. Pour lui, le moyen âge est maître dans l'art de penser, de parler et d'écrire; et il ne peut ignorer la part prépondérante qui revient à son Ordre dans la fondation de la vraie et pure littérature chrétienne. Il lui appartient plus qu'à tout autre de la réhabiliter.

* * *

JUSTICE LIBÉRALE. — Il y a quel que temps un homme mourant à Turin, Italie, laissa par testament ses biens aux collèges et écoles des Jésuites. Le gouvernement s'empara de ces biens en vertu de la loi pour convertir les propriétés des religieux en biens de l'Etat; malgré l'évidence de l'injustice, tous les tribunaux refusèrent de faire droit aux réclamations du Supérieur Général.

Un autre homme vient de mourir à Milan. Comme celui de Turin, il légua ses biens pour être employés à l'éducation. Seulement il les confia aux Académies de Londres, de Paris et de Sienna. Le Gouvernement notifie les académiciens de leur héritage; tout va bien. Le royaume d'Italie n'entend voler que l'Eglise.

CONVERSIONS— Laday Victoria Kiwan de Londres vient de se convertir à la vraie religion. Un grand nombre de protestants sont entrés dans le giron de l'Eglise en Angleterre vers la fin de septembre; on parle de la conversion de plusieurs nobles du plus haut rang.

La reine douairière de Bavière, princesse prussienne, est aussi devenue catholique. Grand émoi à Berlin. On parle de la fille de Bismark comme devant se faire catholique. Le duc de Norfolk, premier pair d'Angleterre, entre à l'Oratoire de Londres.

Ces conversions exaspèrent les *journalistes protestants*, *L'Evangeliste*, de New York, conseille de recourir aux anciennes lois pénales de Henri VIII et d'Elisabeth.

Listes du 19 Octobre.

RHÉTORIQUE.

Latin,..... A. Paradis.
Angl.,..... H. Mulvena.

BELLES-LETTRES.

Lat.,..... N. Leboeuf.
Angl. N... Leboeuf & Lheureux..

VERSIFICATION

Lat.,..... H. Brodeur.

MÉTHODE.

Lat.,..... A. Fauteux
SYNTAXE.

Lat...... P Murphy.

ÉLÉMENTS.

1ère div...... G. Dion.
2de div.,..... D. Sénécal.

Listes du 26 Octobre.

RHÉTORIQUE.

Latin..... H. Ste. Marie.

BELLES-LETTRES.

Latin,..... N. Leboeuf.

VERSIFICATION.

Lat. H. Brodeur, G. Fortin &
..... Chs. Richard.

MÉTHODE.

Latin..... V. Normandin.

SYNTAXE.

Latin..... N. Valin
..... P. Meunier.

ÉLÉMENTS.

1ère. div...... E. Mallet.
2ième. div...... D. Sénécal.

LA COMPAGNIE DE CHAUSSURES

DE

ST. HYACINTHE

FABRIQUE ET VEND EN GROS

TOUTES ESPÈCES DE CHAUSSURES.

St. Hyacinthe, Quebec.

J. A. LAFERRIÈRE, Sec. & Ger.

L. SARASIN, Pres.

CONGE! CONGE!! CONGE!!!

ENCOURAGEONS LES JEUX.

Les membres du Comité des jeux ayant fait l'acquisition du magnifique bloc nouvellement bâti près de l'ancienne maison Blanchard (Père), profitent de l'occasion de leur déménagement pour remercier leurs nombreuses pratiques de l'encouragement libéral qu'ils ont toujours reçu, et les inviter à venir leur rendre visite. Leur magasin de nouveautés est sans contredit un des mieux fournis de la localité. On y trouvera un assortiment des plus complets de

CASQUETTES.

CREMONES, CEINTURES,

FLANELLES, GARDE-VUE,

COLLETS, COLS, FOIGNETS,

BROSSES, PEIGNES, MIROIRS,

CIRAGE, FIL, SAVONS,

BRETELLES, BOUTONS,

EPINGLES AIQUILLES,

COUVERTS DE LIVRES,

MUCILAGE,

&c, &c.

Et une foule d'autres articles qu'il serait trop long énumérer ici.

UNE VISITE EST RESPECTUEUSEMENT SOLlicitÉE.

G. GAUDREAU & Cie.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

DANS L'ÉDUCATION

A vendre

Chez M. M. ROLLAND & FILS, 12 & 14,
Rue St. Vincent, MONTRÉAL.

ATTENTION !!! ATTENTION !!!

ENSEIGNE DE LA GROSSE BOULE !

Les Écoliers trouveront toujours chez Mr. GODFROY DAIGNEAULT un assortiment des plus complets de :

- Draps à capot d'Écolier,*
- Draps à pardessus, Ceintures,*
- Casquettes, Crêmons,*
- Chapeaux, Mitaines, Gants,*
- Pardessus en feutre, &c, &c.*

Une GRANDE REDUCTION DE PRIX sera faite aux Écoliers.

Les Messieurs du Clergé trouveront au magasin du sousigné les meilleures *Étoffes à Boutanes*, à des prix très-réduits.

G. DAIGNEAULT.

Place du Marché St. Hyacinthe.

**AU CLERGE.
AUX FABRIQUES.**

M. A. KEROACK.

COIN DES RUES CASCADES & ST. ANNE.

Vient d'ajouter à son établissement de Librairie un département pour la *Commission*. Étant en relation avec des maisons de confiance *Françaises, Anglaises et Américaines*, il pourra fournir, sur commande, toutes espèces d'articles, tels que :

- ORNEMENTS D'ÉGLISES,
- VASES SACRÉS,
- ORFÈVRES, BRONZES,
- ARTICLES DE FANTAISIE.

Toujours en mains, comme par le passé, *Livres de Piété, de Littérature, Classiques, Papeteries, Tapisseries, Images, Chromos, Chemins de Croix, Cadres, Chapelets, Crucifix, Statues, Bénitiers, &c, &c, &c.*

Liste spéciale.

- GRADUEL VESPERAL ROMAINS.
- PAROISSIEN ROMAIN NOTÉ.
- CHANTS LITURGIQUES.
- PETIT CÉRÉMONIAL ROMAIN.
- RITUEL ROMAIN.
- APPENDICE AU RITUEL.
- EXTRAITS DU RITUEL.
- MISSELS ET BREVIAIRES.
- &c, &c, &c.

(N. B.) Le *Catalogue* paraîtra en Décembre prochain, et comprendra l'*Almanach* le plus volumineux et le plus utile qui ait jamais été publié en français dans ce pays. M. M. les Marchands du District de St. Hyacinthe et des environs sont priés de ne pas en acheter d'autres.

M. A. KÉROACK.

PORTRAITS ! PORTRAITS ! !

L'Atelier Photographique de A. DENIS n'est surpassé par aucun autre à St. Hyacinthe.

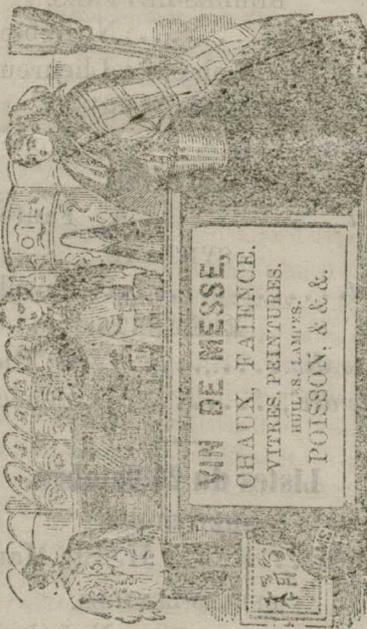
La lumière y est distribuée de manière à donner aux photos, rapides les *Ombres* et le *Fin* tant recherchés par les connaisseurs.

Un *Artiste* très capable employé pendant 10 ans chez M. NORMAN, de Montréal, est attaché à l'Établissement.

Les *Prix* sont toujours *plus bas* qu'ailleurs.

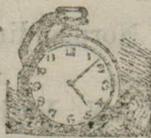
A. DENIS & Cie.

ÉPICERIES !!!



N. A. BOIVIN.

Place du Marché, St. Hyacinthe.



**L. BEAUDRY
HORLOGER.**

Grand assortiment de *montres, chaînes, épinglettes, &c, &c.*

Toutes réparations de montres ou autres bijoux faites avec soin et ponctualité.

**E. H. RICHER.
LIBRAIRE**

COIN DES RUES CASCADES ET ST. ANNE.

- Livres de piété, Livres classiques,
- Littérature, Images
- Papier, Chapelets

Fournitures de bureau au complet.

Messieurs du Clergé pourront se procurer, en s'adressant au sousigné, tous les Livres de *Théologie, Ascétique*, & publiés dans le catalogue de la maison Roiland, aux prix de Montréal.

Aussi

TABAC, CIGARES,

PIPES, POTS A TABAC,

et tout ce qui regarde cette spécialité.

E. H. RICHER.

VIN DE MESSE.

Avec la bienveillante autorisation de SA GR. MGR. DE ST. HYACINTHE.

Les sousignés ayant fait un arrangement avec la Maison J. HUDON & Cie de Montréal, prennent la liberté d'informer M. M. les Membres du Clergé qu'ils pourront leur vendre le VIN DE MESSE aux mêmes *prix et conditions* qu'à Montréal.

- CLERGES DE TOUTES GRANDEURS,
- HUILE D'OLIVE, LAMPONS.

ÉPICERIES. — de toutes espèces et de première qualité.

- ÉTOFFES À BOUTANES,
- ÉTOFFES À PARDESSUS,
- TWEEDS, &c. &c. &c.

Nous comptons sur votre bienveillant patronage et une prochaine visite.

RAYMOND & Cie.

ALPH. RAYMOND.

NOÉ. RAYMOND.

A VENDRE.

A L'ATELIER DU "COLLÉGIEN".

"NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION", par le Rev. Mr. J. S. RAYMOND, V. G. Prix.....20cts.

Une excellente traduction française de l'Anthologie Prix.....15cts.

Aussi, *Cantiques, Prières, &c.*

A. BEAUDRY, Gérant.

Rev. T. Boivin, Edit-Prop.